

## DO ESTADO NOVO AO 25 DE ABRIL



INSTITUTO DE HISTÓRIA E TEORIA DAS IDEIAS  
FACULDADE DE LETRAS

COIMBRA 1995

## L'HEURE DE LA RÉVOLUTION: VINGT ANS APRÈS

*"Les regressions sont la fatalité la plus suave de la liberté".*

A. Bessa Luis, *Les gens heureux*.

*"Toute l'histoire du monde ne me paraît souvent rien d'autre qu'un livre d'images reflétant le plus violent et le plus aveugle des hommes: le désir d'oublier".*

Herman Hesse, *Le voyage en Orient*.

Le vrai oubli ne peut être évoqué. Il est mémoire — personnelle ou collective — effondrée sur elle-même, comme on dit des étoiles qui s'effondrent et sont happées par les mystérieux trous noirs. Le souvenir de la Révolution des Oeillets ne s'est pas converti en cette sorte de non-événement sans nom qui ne se laisse plus invoquer. Au moins, jusqu'à présent. Mais, vingt ans après, notre mémoire l'a transfiguré et peut-être changé aux yeux de certains au point de le rendre méconnaissable. C'est pourquoi il convient et il est même urgent de revenir sur ce moment de rupture qui a instauré chez nous la Démocratie, et a créé un champ de possibles, dans tous les domaines, de celui de l'économie à celui de la culture, dont nous lui sommes tous redevables.

Revenir sur le 25 avril, vingt ans après, c'est refaire un peu cette aventure magique qu'évoque le titre célèbre d'Alexandre

\* Professor jubilado da Universidade de Nice.

Dumas, la première et toujours merveilleuse "recherche" d'un temps perdu et retrouvé sur le mode de l'épopée et de la nostalgie. Vivre deux fois au lieu d'une.

Que reste-t-il de nos amours, de nos espoirs, des rêves éclos comme par surprise, non seulement dans le ciel portugais d'il y a vingt ans, mais dans le ciel européen? L'opinion publique européenne — et en particulier celle de la France à laquelle nous attachent tant de liens intellectuels et idéologiques — a suivi avec passion et effarement ce qui se passait dans le petit pays de l'extrême Europe, réputé tranquille et raisonnable. A vrai dire, sans bien comprendre cette étrange révolution faite par des militaires, fleur au fusil, qui très vite, après avoir eu raison d'une dictature conservatrice, essayait de se muer en révolution sociale, défiant en toute innocence le *statu quo* politique et social de l'Occident. De quoi s'agissait-il? Du premier signe d'un bouleversement politique européen se situant dans la perspective d'un socialisme de type nouveau, ou d'un phénomène de retard historique vécu sous la forme de la dernière illusion lyrique révolutionnaire venue se briser sur le seuil d'un monde — le nôtre —, dans lequel tout l'héritage politique et social du XIX<sup>ème</sup> siècle commençait à donner, enfin, les signes d'un épuisement fatal et irréversible?

Pendant deux ans, l'Europe entière, sevrée de rêves révolutionnaires depuis la Guerre d'Espagne, s'est mise à rêver, par Portugal interposé, les rêves fleuris que nous vivions chez nous selon les modèles culturels, politiques et théoriques que cette même Europe nous avait inspirés pendant la longue traversée du régime anti-démocratique de Salazar et de Caetano. Ce qui a eu lieu chez nous pendant cette période rappelle un jeu de miroirs où regardant et regardé, l'Europe et le Portugal, (le regard de l'Amérique est d'une autre nature), se renvoyaient tour à tour les mêmes utopies, les mêmes espoirs ou craintes, sous des angles différents, souvent opposés, sans savoir exactement quel jeu ils jouaient ensemble. Et nous, Portugais, acteurs et spectateurs de ces bouleversements inouis, n'avions sur un tel jeu aucune perspective privilégiée. Une Révolution c'est peut-être cela: on ne sait pas où on va, mais on y va poussés par des rêves plus puissants que nous.

D'où venait, en fait, notre Révolution, et où allait-elle? Au début des années 70, le Portugal représente pour beaucoup de monde, soit un anachronisme historique, soit un scandale, ou les deux à la fois, tant sur le plan intérieur qu'extérieur. Pour un certain

nombre de Portugais, épris de liberté et de démocratie, une énigme et un cauchemar dont ils n'attendaient même pas la fin improbable que soudain la Révolution d'Avril matérialisa. En effet, il n'y avait pas de raison pour que ce qui avait pu se maintenir pendant un demi-siècle ne se prolongeât pas. En 1970, le Portugal est la plus vieille dictature européenne, solidement implantée malgré les craquements qui se font entendre parfois. Sur le plan extérieur, il est la seule puissance coloniale se refusant encore à admettre ce que d'autres empires bien plus puissants — l'Angleterre ou la France — ont déjà admis, c'est-à-dire, la décolonisation.

Pourtant, dix ans après, la première et dernière puissance colonisatrice européenne se voit réduite à son espace du XV<sup>ème</sup> siècle, et le plus organique des régimes anti-démocratiques de l'Occident est devenu, après quelques péripéties, une Démocratie. Aucune nation de l'Occident n'a connu, pendant la décennie 70-80, un tel bouleversement. Dans d'autres pays, tout ce qui est arrivé chez nous, il y a vingt ans — après le mouvement d'euphorie de la libération — et, en particulier, la renonciation à un empire colonial vieux d'un demi-millénaire, aurait provoqué, sans doute, non seulement un déchirement sur le plan politique, mais un traumatisme profond. Rien de tel chez nous. Au terme de treize années de guerre coloniale, notre vieil empire était devenu une charge et un cauchemar dont il fallait se libérer. Ce fut le ressort immédiat de la Révolution d'Avril. Mais l'évolution de l'Europe, les vrais intérêts de nos acteurs économiques allaient dans le même sens. L'Afrique était une carte perdue. Certes, le sentiment de gâchis, à la fois historique et éthique, causé par la façon dont on a mis fin à nos rêves impériaux anachroniques, la façon dont le processus de décolonisation s'est déroulé — pouvait-il en être autrement? — ont laissé des traces dans la vie et la mémoire portugaise de l'après 25 avril. Mais tout cela a compté bien peu face à la reconquête des libertés civiques, à l'institutionnalisation d'une démocratie selon le modèle occidental. Grâce à ce nouveau statut de "nation démocratique" le Portugal allait pouvoir jouer dans l'Europe qui se construisait un rôle capable de le soustraire à sa réalité de petit pays privé désormais de toute dimension impériale.

Le retour à l'ancienne maison lusitanienne nous a été imposé par la force des choses; l'entrée dans l'Europe par des considérations politiques et économiques dont l'actuel Président de la République avait ressenti, déjà avant 1986, l'impérieuse nécessité. Il fallait

amarrer un Portugal, où forces et tendances non-démocratiques demeuraient vives, à un ensemble de forte cohérence démocratique, embarquer, pour ainsi dire, sur le bateau de l'Europe démocratique. Aujourd'hui, où l'on parle de mélancolie démocratique, où le rêve européen lui-même semble terni, cette nouvelle dimension européenne du Portugal peut susciter des objections, ou des remarques désabusées, de la part de ceux qui, au fond d'eux-mêmes — inconsciemment peut-être —, continuent de rêver d'un Portugal au splendide isolement. Mais personne, ni à droite ni à gauche, n'a présenté la moindre alternative à la nouvelle situation du Portugal, conséquence de la Révolution d'Avril.

Quel que soit le jugement que nous portions sur les péripéties principales d'une révolution qui très vite est entrée dans la mythologie révolutionnaire de la gauche européenne, ou sur sa stabilisation en tant que démocratie parlementaire de type classique, ou sur notre adhésion et intégration au processus de la construction européenne, vingt ans après, le Portugal a changé de visage. Ou plutôt, il a connu de tels changements d'ordre structurel, matériel, dûs au fait même de cette intégration, que le moins qu'on puisse dire est que nous ne sommes plus ce que nous étions il y a seulement vingt ans. Après un moment de perplexité, en peu de temps, nous avons opéré une conversion de notre projet historique dont on connaît peu de précédents. Et nous l'avons fait "à la portugaise", sans drame, étant habitués depuis des siècles à faire de nécessité vertu.

La grande question, celle qui peut-être mérite d'être posée aujourd'hui, est celle-ci: avons-nous acquis, au-delà de l'apparence, un vrai visage nouveau? Pendant des siècles, être portugais signifiait, implicitement, se sentir enfant d'un pays colonisateur, et à ce titre doué, pour ainsi dire, d'une sorte d'identité universelle imaginaire. Maintenant que — pour de bonnes raisons — nous ne pouvons plus nous prévaloir de ce visage imaginaire, que sommes-nous devenus? Nous sommes des Européens à part entière, nous sommes en Europe, mais nous avons du mal, au niveau symbolique, à nous définir comme des Européens. L'euroanéité n'ajoute — encore — rien à ce que nous nous sentons être; elle ne remplace pas l'inscription dans l'espace à la fois onirique et réel qui pendant cinq cents ans nous a fait rêver.

Et cela me ramène, à la seule sorte de carence qu'au terme de ces vingt ans de l'après Révolution d'Avril, on peut assimiler à une

certaine désillusion touchant le coeur même de l'héritage de la Révolution, et de la Révolution elle-même. Il s'agit d'une désillusion, pour ainsi dire, sans sujet, mais bien réelle. La démocratie a été légitimée; ses conséquences dans la vie politique et quotidienne des citoyens sont évidentes; nous vivons dans un pays libre, et seuls ceux qui ne connurent jamais le malheur de vivre de longues années — ou toute une vie — dans la non-démocratie, peuvent considérer ces acquis comme formels ou négligeables. Toutefois, d'une certaine façon, notre démocratie est, au bout de vingt ans, une espèce de régime sans nom. Je veux dire par là que la Révolution — nous tous, et naturellement ceux qui l'ont faite, désirée, rêvée — n'a pas créé un vrai imaginaire, comme autrefois la monarchie, la première république et même l'Etat Nouveau. Son moment mythique reste vivant — sans cela nous ne serions pas ici — nous la revisitons, attachés à des images d'hommes réels qui ont vieilli, ou à des héros qui ne peuvent vieillir mais être oubliés; nous le rappelons par des chansons et des oeillets qui ne sont pas fanés dans la mémoire, mais à tout cela ne correspond pas un *imaginaire d'Avril* vraiment vivant. Peut-être seulement parce que nos rêves plausibles, pas ceux qui étaient trop généreux et un peu fous, ne se sont pas réalisés ou ont été arrêtés en plein élan. Mais le fait est là: une révolution qui s'est voulue novatrice, qui le fut un moment, sur le plan politique et idéologique que sur le plan politique et idéologique, tout autant que sur le plan symbolique, a perdu sa fonction mobilisatrice, et son imaginaire semble aujourd'hui épuisé.

Cet imaginaire aurait-il été remplacé par un autre, ou vivons-nous, sans le savoir, ni vouloir le savoir, parfaitement heureux, dans une sorte de "degré zéro" de notre existence symbolique? Certes, sous un "consensus" problématique, vécu avec une euphorie résignée bien portugaise, se trouve préservé l'essentiel de la pratique démocratique restaurée et renouvelée par le 25 avril. Cette persistance ne nous laisse pas oublier totalement le prix de l'héritage du 25 avril, ni ceux auxquels nous le devons. Mais force est de constater que comme minimum vital politique et idéologique, le référent démocratique en tant que tel n'alimente plus, ne féconde plus, l'imaginaire de la société portugaise de l'après 25 avril. Malheureusement, comme la nature selon Aristote, l'imaginaire d'un peuple a horreur du vide. Si ce qui aurait pu être le discours assumé, l'imaginaire actif digne de la Révolution des Fleurs, et du pays auquel elle a restitué sa respiration naturelle, n'a ni irrigué la

vie portugaise, ni inspiré sa pratique, ni alimenté — sauf exception — sa culture, c'est parce qu'un autre discours a pris peu à peu sa place. Pendant la dernière décennie, nous avons assisté à ce qui, à première vue, pouvait être assimilé au "retour du refoulé", c'est-à-dire, à la résurrection, restructuration et au renforcement de l'ancien imaginaire salazariste, conservateur et ultra-nationaliste. Mais si nous y regardons de plus près, nous voyons que ce retour n'est pas une restauration. L'ancienne société de l'avant 25 avril est réellement morte, surtout parce que notre monde — le monde — a vertigineusement changé. Ses héritiers ont su l'oublier ou la réadapter à de nouvelles règles d'un jeu qui, déjà à la fin de l'ancien régime, n'était pas compatible avec l'ouverture du Portugal au monde, et au maelstrom de la Modernité. Dans le domaine de la culture, les héritiers de l'ancien régime ont fait preuve d'une invention, d'une habileté consommée pour vider de son contenu ce qui, à un certain moment, avait paru relever de l'imaginaire de la Révolution. Tout se passe comme s'ils avaient été les vrais acteurs de la Révolution, et les défenseurs d'une liberté qui aujourd'hui leur permet de neutraliser enfin, et en toute bonne conscience, la mémoire, les références, les mythes de notre discours démocratique, péniblement inventé par le libéralisme portugais depuis un siècle et demi. Grâce à ces revenants de l'ancien régime, ou à leurs héritiers, notre tradition critique, déjà fragile, a été recouverte, non sans humour ni esprit, par une irrévérence superficielle, par une prolifération de discours qui sous le couvert de dépolitisation, ou inspirés par un cynisme revancharde, récupèrent les visions les plus obscurantistes, chauvinistes et délirantes dont notre tradition sébastianiste est fertile. A "l'orgueilleusement seuls" a succédé l'euphorisant "orgueilleusement uniques". Nous sommes revenus à un imaginaire sans autre contenu que celui du fantasme narcissique et infantile du nationalisme de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, vivant comme plénitude ce qui relève de la pure indigence.

Heureusement, répétons-le, l'essentiel a été préservé. Récemment, un professeur de Harvard, politologue célèbre, Samuel Huntington, a consacré un essai pénétrant au processus de démocratisation dans le monde moderne. Son livre s'intitule *La Troisième Vague*. Il fait commencer ce processus par la Révolution d'Avril 1974. Cela guérit de toute amertume. Selon lui, le Portugal a mis alors sa montre à l'heure du monde et l'heure du monde, à ce moment-là, a été l'heure d'une révolution d'un genre inconnu. A

vingt ans de distance, l'énigme de notre révolution demeure intacte. Son souvenir ne pèse qu'à ceux qu'elle a renvoyés aux oubliettes d'une histoire dont ils se croyaient les profiteurs et les maîtres. Malheureusement, ils ne sont pas nombreux.

Paris, le 25 Avril 1994



HOMENAGEM A ARLINDO VICENTE

